Léonie : forces et faiblesses des liens en milieu rural populaire - Sarah Nicaise et Christine Mennesson



Chez Léonie

Léonie, 5 ans au moment de l'enquête, est la benjamine d'une fratrie de deux filles. Sa sœur, Mélissa, est âgée de 9 ans. Toutes deux sont scolarisées dans la même école privée catholique du village proche du lieu-dit où réside la famille, dans un département rural du nord-ouest de la France. Léonie est en grande section de maternelle, Mélissa en CM1. Nathalie, leur mère, est coiffeuse. Depuis huit ans, elle dirige son propre salon. Bastien, leur père, est électricien dans la même entreprise depuis dix-huit ans. Tous les deux travaillent à temps plein. Bastien gagne environ 1 600 euros par mois et Nathalie « se prélève 800 euros par mois » de salaire

Jeux de rôles et jeux de société

Léonie apprécie particulièrement les jeux de rôles où elle endosse l'identité d'un adulte référent avec qui elle entretient de fortes relations affectives (son enseignante, ses parents). Ses parents soutiennent son intérêt pour ces activités, soit en lui offrant un jeu correspondant, soit en se comportant en spectateurs indulgents et encourageants. Cette activité ludique mobilise une forme de culture populaire et renforce les valeurs familiales. Léonie joue la plupart du temps avec sa grande sœur. Toutes deux affectionnent « le jeu de la maîtresse » et jouent à encadrer une classe (l'une celle des petits, l'autre celle des grands). Léonie continue ce jeu toute seule si sa sœur n'est pas disponible (« Elle reproduit ce qu'elle voit, elle s'imagine une classe, donc elle joue beaucoup à ça »). Les deux sœurs apprécient également « le jeu de papa-maman ». Par ailleurs, Léonie et Mélissa aiment préparer de petits spectacles chorégraphiés (Mélissa pratique la danse contemporaine), qu'elles montrent à leurs parents. L'expérience artistique de Mélissa joue manifestement un rôle dans cet intérêt pour les spectacles. Néanmoins, en s'investissant dans cette activité, les deux sœurs imitent également leurs parents, qui réalisent souvent l'animation de mariages et de fêtes. Lors du dernier événement, les filles avaient elles-mêmes préparé une chorégraphie : « Et là par exemple on a eu des copains qui se sont mariés au mois de mai, ils sont, on est proches d'eux, les filles aussi, donc elles ont fait quelque chose, elles ont préparé une danse pour le jour du mariage » (Nathalie). L'intérêt des parents de Léonie pour les spectacles d'animation renvoie à leur forte inscription relationnelle dans l'espace local, mais également à l'expérience de Bastien, qui monte de « petites pièces de théâtre » depuis l'âge de six ans : « On appelle ça des "séances de variétés"… C'était des petites pièces de théâtre mais souvent c'était pompé sur des sketchs qui étaient, qui existaient déjà, la grosse période des… Bon maintenant ça, ça



existe plus mais, des Inconnus, Les Nuls et tout ça, alors nous on reprenait les sketchs d'eux, qu'on refaisait sur scène quoi. Des sketchs comme ça, ou on essayait d'écrire des sketchs ». Ces spectacles incluaient également des danses pour les filles (« les filles pouvaient danser ») et de la magie. Enfin, Léonie fait aussi des jeux de société en famille. Ses parents choisissent « les premiers jeux adaptés à son âge », comme « le jeu de la poule », version du jeu de l'oie reposant sur des codes couleur. Nathalie et Bastien privilégient ainsi des jeux simples : « Le jeu de la poule, par exemple, on connaissait pas non plus nous, elle avait eu ça à Noël, donc on lui a expliqué, mais c'est vrai qu'on va, on cherche toujours à avoir des choses de son âge quoi, voilà, pas chercher des choses trop compliquées. » Léonie aime également jouer au Uno, aux dominos, au Memory et au Dobble. Elle n'hésite pas à expliquer les règles à ses parents : « Ah là là, le Dobble, et ça elle est très fière parce que en fait c'est son jeu qu'elle a eu à Noël, donc c'est sa boîte, et là elle aime nous expliquer les règles du jeu à chaque fois, elle nous réexplique. » Sa dernière activité ludique favorite est le Tiptoi, jeu interactif se présentant comme un livre, dans lequel on sélectionne avec un crayon l'une des images. Le jeu explique alors l'image en question ou produit un son correspondant. Léonie et sa sœur possèdent plusieurs versions de ce jeu : celui de la forêt, de la ferme, du zoo, du corps humain, de l'anglais, du globe, et des instruments de musique. Ce jeu permet un usage solitaire ou collectif. Léonie y joue souvent avec ses parents, qui apprécient cette activité : « Ouais, donc… Ben même nous on en apprend hein parce que… », « Puis en plus ça apprend, parce que là y'a plusieurs jeux, y'a soit il faut les classer par poids, soit classer par vitesse de course, soit par nombre de naissances… ». Les parents de Léonie valorisent la finalité pédagogique du Tiptoi, qui permet d'acquérir de nouvelles connaissances, mais également de s'initier à la catégorisation. Ils essaient de jouer au Tiptoi ou aux autres jeux de société tous les week-ends avec leurs filles, ou parfois en soirée (le lundi, jour où Nathalie ne travaille pas). Ces jeux de société contribuent donc au renforcement de certaines compétences utiles scolairement, comme la capacité d'être attentif au détail, de mémoriser… Néanmoins, dans la mesure où ils choisissent majoritairement des jeux dont Léonie maîtrise déjà les règles, ces activités n'anticipent pas ou peu les apprentissages scolaires. Le Uno a par exemple été proposé à Léonie seulement après qu'elle a appris les chiffres à l'école. Si Nathalie et Bastien apprécient la dimension pédagogique de certains jeux, ils accordent davantage d'importance au plaisir d'une activité partagée en famille qu'à l'appréhension par l'enfant d'un niveau plus élevé de complexité. Un usage très modéré et relativement légitime des écrans Léonie et Mélissa ont un usage très modéré des écrans. Elles ne jouent jamais sur une tablette ou un ordinateur et regardent peu la télévision. Leur mère contrôle par ailleurs systématiquement les émissions qu'elles regardent. Ces pratiques s'expliquent par le peu d'appétence de Nathalie pour la télévision et pour les écrans en général, et par son souhait de limiter l'exposition de ses filles à ces objets, en raison de l'addiction qu'ils peuvent susciter.



Extrait de La différenciation sociale des enfants « Enquêter sur et dans les familles » / Observer le quotidien des enfants d'enseignants



Séverine Kakpo, Séverine Depoilly, 2019 (texte remanié)

La séquence de jeux que Diégo et son père partagent ensemble autour d'un ensemble de playmobil figurant une arène romaine et ses personnages types constitue un bon exemple de que l'analyse de ces pratiques peut apporter à la compréhension des logiques socialisatrices familiales.

… le père de Diégo enseigne en maternelle et vient tout juste de devenir maitre formateur. Il s'investit pleinement dans la préparation du jeu (il recherche patiemment les pièces manquantes) et n'hésite pas à mettre de côté la gestion du quotidien (la préparation du repas du soir) pour passer plus de trente minutes à jouer avec son fils.

Marc (le père) ne manipule aucun personnage, aucun décor. Il se montre à tout instant soucieux de ne pas prendre part au travail d'invention de l'histoire, dont il confie la charge exclusivement à son fils. Il participe de manière indirecte grâce à l'instauration d'un constant dialogue avec lui sur l'univers mental qu'il construit :

Marc : Il a été jeté à la trappe, c'est ça ? ils sont tous morts ?

Diégo : non pas tous



Marc : ah oui ils étaient trois ou quatre à se rebeller ? c'est ça ?

Diégo : ils ont voulu attaquer l'empereur

Marc invite son fils à dire ce qu'il va faire :

Diégo : Comment on l' équipe lui ?

Marc : Ben, je ne sais pas …ça dépend ? c'est quoi comme soldat ?

Diégo : un décurion

…

Marc : des gardes royaux ou des grades royales ?

Diégo : des gardes royaux

il incite aussi son fils à se montrer attentif à la cohérence de l'histoire :

Marc : et tu crois qu'avec un trident on vise les yeux ? … Faut être fortiche quand même je sais qu'ils s'entrainaient beaucoup les gladiateurs mais quand même… Ils pourraient peut-être viser plutôt les autres parties du corps, non ?

Marc : (à propos de l'empereur César que Diégo fait assassiner par les gladiateurs) Il aurait pu sortir son arme. C'est pas très vraisemblable ton affaire !



L'observation de ces activités partagées permet aussi de porter attention à l'activité déployée par les enfants. Diégo s'inscrit par exemple pleinement dans les pratiques de jeu légitimes suggérées par son père. Il verbalise en effet constamment l'histoire qu'il s'invente, incarnant tour à tour le rôle de narrateur ou des personnages qu'il manipule. Il mobilise un vocabulaire extrêmement précis et a recours à un niveau de langue soutenu pour faire parler ses personnages : « vous allez me faire l'obligeance de tenir debout ». Il se montre également soucieux de la cohérence de son récit. Quand il a recours au terme « d'uppercut » pour décrire un combat, par exemple, il justifie à voix haute cet emploi en précisant que la « boxe existait déjà à cette époque ». Diégo mobilise enfin une multitude de références historiques « Pompée l'africain », « le numide », la devise « senatus populus romanus ». Il reconstruit en fait l'histoire de Spartacus, s'inspirant du film de Stanley Kubrik que sa mère lui a fait voir quelques semaines plus tôt …

En fin de séquence, Diégo laisse par exemple de côté le travail de construction raisonnée de son univers narratif de côté pour s'adonner à des pratiques de combat qui ne semblent avoir d'autres but que de valoriser une forme extrême de violence. Il « décapite », « crève les yeux », « défonce les têtes »… Le père cherche alors rapidement à détourner son fils de ce type d'usage. Sur le ton de l'humour, Marc déprécie cette manière de jouer « je préférais quand tu faisais des origamis, c'était moins sanglant ». Et constatant le peu d'effet de son rappel à l'ordre, le père suspend sa participation, se bornant à adopter la posture du spectateur horrifié et rapidement désintéressé par les spectacle proposé…

Diégo chez Nassim : à cette occasion, j'observe les garçons jouer à un jeu vidéo interdit au moins de 18 ans. J'assiste donc à une scène dont je sais qu'elle horrifierait les parents de Diégo. Ce dernier le sait … Diégo joue en mimant les bruits en s'esclaffant : « J'adore tuer, j'adore massacrer les gens tu as osé me faire ça ! bâtard, fils de pute… » …

De retour à la maison, Diégo s'installe sur son ordinateur du salon, il met un casque et lance des vidéos : Katell (sa mère) intervient « Diégo tu as fait quoi chez Nassim ? tu ne crois pas que tu as fait assez d'écran pour aujourd'hui ? tu regardes une vidéo c'est tout et après tu vas lire ou tu vas finir tes coloriages ».

Maxence ou le goût des chiffres / Frédérique Giraud



Maxence a 5 ans et deux semaines quand il entre en grande section de maternelle. Il est le deuxième garçon d'une fratrie de trois : Paul, l'aîné, a quatre ans de plus que lui, et Isaac, le benjamin, est un bébé de quelques mois au moment de l'enquête. Son père, Alexandre, est professeur titulaire d'économie à l'université de Toulouse. Sa mère, Hélène, est maîtresse de conférences en économie-gestion à l'École d'économie de Toulouse. Tous deux sont d'anciens normaliens. Si Maxence a quasiment toujours partagé sa chambre avec son grand frère, c'est par choix et non par manque de place. Sa famille dispose d'un niveau élevé de revenus, près de 8 000 euros par mois, se traduisant en premier lieu par une aisance spatiale…

Le père de Maxence a baigné dans un univers où le sport est appréhendé sur un mode compétitif. Comme Alexandre le raconte : « Nous y'avait pas besoin de dire qu'il fallait faire la compète pour qu'on sache qu'il y avait la compète quoi, c'est-à-dire que l'environnement est compète, c'était vraiment on a fait des compétitions pour faire la vaisselle, quoi ! » Sa femme rappelle ainsi : « Moi j'suis plutôt compète sur certains aspects, et toi compète aussi, compète sportives, pour le coup ta famille, 'fin là tu peux pas nier hein, c'est compète pour tout, compète de vaisselle, compète de machin. Vous passiez votre temps à faire des compète de sauts en longueur à la plage ! ». Avec ses petits-enfants, Bernard (le grand-père) organise « toujours plein de trucs chronométrés », notamment dans le domaine sportif. …

Maxence, qui retrouve son camarade d'école Antoine au taekwondo, aime bien « la perspective de faire un petit coup de trampoline, ça, ça le motive bien, c'est le côté un peu ludique de temps en temps qui ressort et qui motive bien ». Le fait même que les professeurs du club de taekwondo ne poussent pas trop à la compétition et dosent suivant les envies des enfants et de leurs parents satisfait Alexandre. Maxence est, d'après ses parents, « trop petit pour l'instant » pour s'intéresser au taekwondo de façon compétitive. Sans être hostiles à ce mode d'appréhension de l'activité sportive, ses parents la remettent à plus tard quand il aura « douze-treize ans », à la fois parce qu'il n'« y a pas vraiment de compétition structurée en fait, pour son âge ils sont trop jeunes » (Alexandre) et par volonté de le préserver. Ayant lui-même fait du tennis en compétition dès l'âge de 8 ans, le père de Maxence explique ne pas être « favorable, trop jeunes, à les mettre dans des trucs compète quoi, en fait j'trouve que ça leur met un peu d'pression, et même si eux ils le demandent en fait, c'est p'têt un peu trop jeune quoi… », tandis que sa femme « [s']en fiche un peu » mais précise « on va pas le contraindre s'il a pas envie ». Ce sont bien ici les rapports intimes des deux parents à la compétition, telle qu'ils l'ont vécue eux-mêmes dans leur enfance et adolescence, dans les sphères scolaire et sportive, qui se donnent à lire et circonscrivent ce qui est envisagé comme possible pour Maxence. La proximité avec la logique compétitive, répétée voire quasi quotidienne si l'on prend les positions professionnelles des parents, inscrits dans la sphère académique, nourrit

une forme d'appétence pour celle-ci, qui rend envisageable, voire fortement probable, la soumission à cette logique plus tard. Si Maxence n'a pas encore pratiqué de sport en compétition, il passe tous les ans ses changements de grade de taekwondo devant un public constitué des élèves de l'école. Les parents n'ont eu le droit d'assister qu'à la fin de la démonstration, et ils ont pu voir que leur fils « ne perd pas du tout ses moyens » en public et même qu'il « aime bien être regardé » (Hélène). Du côté maternel, ce rapport compétitif est davantage tourné vers la culture que vers le sport. Hélène raconte ainsi que ses parents « vont regarder des jeux genre Questions pour un champion et se prendre au jeu ». Ainsi, « un des trucs [que Maxence] préfère et qu'il regarde tout le temps c'est Des chiffres et des lettres.



Il se met devant, il regarde les trucs, les mots, il compte, il essaie de faire les chiffres. Y'a le côté match, quand même, donc j'pense qu'il voit un peu de la compète ». Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que Maxence intériorise cette manière de penser et d'agir. Ses parents ont ainsi remarqué que leur fils se compare beaucoup aux autres enfants, et a « tendance un peu naturellement à se mettre en compétition ». C'est par exemple le cas lorsqu'il joue à des jeux de société avec son frère aîné, âgé de quatre ans de plus que lui. Maxence ne supporte pas de perdre, y compris à des jeux dont il vient tout juste d'apprendre les règles, par exemple aux échecs. S'il est « très mauvais joueur, un mauvais perdant », c'est peut-être parce qu'il a tendance à rechercher les configurations où il s'agit d'être le meilleur. Pour son père, Maxence ne « supporte pas de pas maîtriser les règles, donc de pas gagner ». La peur de perdre aux jeux de société est l'indice que Maxence se prend littéralement au jeu, vivant celui-ci comme l'occasion de démontrer son envie de réussir mieux que les autres, c'est-à-dire sa supériorité relative. Lorsque l'enquêtrice demande à ses parents s'il sollicite une nouvelle partie d'un jeu lorsqu'il a perdu, son père répond vivement : « Ouais. Il est compète ! »



Il a ainsi tendance à préférer les enfants plus âgés que lui : aussi ne joue-t-il pas avec ses cousines, jumelles de son âge, mais avec leur frère aîné en CE1, dont par ailleurs il est plus proche en termes de niveau de langage selon sa mère. Au parc, Maxence « a envie d'être accepté par les grands ». Pour ses parents, « c'est un moteur, hyper fort pour lui ». Ce trait de caractère n'est pas sans rappeler les propres rapports de son père à son âge avec ses camarades ; celui-ci nous indique lui-même : « Je voulais pas être copain avec les autres enfants en fait, parce que ils m'intéressaient pas, je voulais discuter avec les adultes. » Ce trait de caractère est congruent avec le fait que Maxence raisonne beaucoup, réfléchit et calcule. Logique, rationalité et calcul mental « Maxence, on voit bien, c'est le côté stratégie, tactique,

logique », affirme Hélène lorsque l'enquêtrice lui demande si ses deux aînés sont différents. Alexandre répond quant à lui : « Oui, c'est même impressionnant. Paul est complètement sur la créativité, Maxence il est beaucoup plus sur des trucs de logique, de rationalité, de liens de cause à effet entre, "J'fais ça, ça donne ça". » Hélène signale que cet attrait pour la logique et l'ordre peut rappeler celui de ses grand-oncle et grand-tante maternels, frère et sœur de sa grand-mère, « qui sont ingénieurs, une sœur qu'était une petite génie des maths ». Plongé dans un bain culturel familial où le maniement des chiffres est omniprésent, professionnellement chez ses parents et ludiquement chez sa grand-mère maternelle, Maxence fait de cette appétence un savoir-faire et un faire-valoir dans les interactions. De façon remarquable et remarquée par tous, Maxence est très en avance en numération : comptant dès le début de la moyenne section de maternelle jusqu'à 100, il dépasse très largement les compétences scolairement attendues, vu qu'un élève de grande section doit savoir compter jusqu'à 30 en fin d'année scolaire. D'après ses parents, il doit compter « jusqu'à plus de 1 000… Y'a pas vraiment de limite maintenant, en fait… Il a compris le principe des dizaines donc même au-delà de 100, 200, 300… ». Il sait depuis quelques mois lire l'heure digitale et « comprend les moins le quart, à la demie c'est trente, voilà des trucs comme ça ». Il se « repère très bien » dans le temps et sur la durée, et sait identifier les jours de la semaine. Mais bien plus, le garçon démontre une appétence pour le calcul mental qui peut paraître, à certains égards, « bizarre pour son âge », selon sa mère : « Il a une espèce de truc, ça l'amuse en fait dans le quotidien, il va capter des trucs, et ça va se traduire en calcul quoi, deux pommes plus deux pommes, il se met en situation de calculer. "Quand est-ce que Paul aura le double de mon âge ?" Il se fait des petits problèmes lui-même et il s'amuse à calculer. »